

Avant d'inaugurer la nouvelle salle Arconati Visconti, M. le président de la République a suivi, ce matin, au musée du Louvre, un assez bel itinéraire. De la galerie Denon, où il fut accueilli par le directeur et les conservateurs des musées nationaux et (ce qui dut lui être un peu plus agréable) par les bronzes coulés au temps de François I^{er} et de Louis XIV sur les moulages d'antiques pris par le Primatice, il gravit l'escalier à gauche mais inachevé que domine et magnifie la *Niké* de Samothrace. Sur son palier grisâtre, sous sa triste verrière et ses funèbres mosaïques, elle rêverait encore, si elle n'y avait laissé sa tête, au glorieux promontoire qui, dans la splendeur du ciel et des flots innombrables, fut son premier piédestal. Elle est moins mélancolique tout de même en ces jours de reprise de vie, et ses ailes sublimes, déliées des humiliants sacs de terre qui les emprisonnaient au temps des gothas et des berthas, semblent frémir d'un battant plus large...

Dans la salle des Sept cheminées, le Sacre semble, lui aussi, revêtu d'une autorité et d'une force renouvelées. C'est qu'il a été rapproché de la cimaise, qu'une lumière plus favorable descend sur l'assemblée historique groupée, au pied de l'autel de Notre-Dame, autour de l'empereur impérial, du pape résigné et des cardinaux philosophes. On discerne clairement le plaisir que David, en dépit des théories esthétiques qui l'avaient incité à refuser cette « commande », pour vouer tout son culte aux Romains et aux Grecs, prit à peindre de verve ce procès-verbal épique de la prodigieuse cérémonie.

La galerie Lacaze traversée, et un regard jeté d'abord sur le panneau où les Prud'hon remplacent l'Enterrement à Ornans de Courbet (qui prendra place dans la salle des Etats), le cortège est arrivé, par les salles du Mobilier, dans les anciens cabinets de dessins où — provisoirement — Mantegna, Botticelli, Vinci, Raphaël, Corrége, Titien, Watteau, Rubens et Rembrandt, et quelques autres peintres que les cubistes méprisent et que les futuristes dédaignent de regarder, attendent de prendre possession des places définitives qui leur sont préparées.

A l'entrée de la collection Arconati Visconti, installée dans une des salles pre-nant jour sur la rue de Rivoli, à côté du musée Thiers (qui usurpe tant de place qu'on pourrait mieux remplir!), une surveillance attendait le président. Sur un che-bleau provisoire, un des plus exquis ta-bleaux de notre Corot, l'Intérieur de la Cathédrale de Sens, discrètement, modestement, sur un petit chevalet de rien du tout, s'offrit aux regards des visiteurs. C'est un parfait et bienfaisant chef-d'œuvre de la vieillesse du maître. Le chœur de la cathédrale se pare, dans sa majesté, d'une sorte de candeur virginale, tant, à y suivre sur les pierres angustes les modulations, les transparences, les harmonies

et les caresses de la vivante lumière, l'humble enchanteur a mis de tendresse, de science, d'émotion et comme un cœur de communiant. Et ce nouveau chef-d'œuvre, qui n'est pas encore officiellement accepté, — les commissions, Comités, arrêtés ou décrets réglementaires n'étant pas encore convoqués ou signés, — nous le devons à cet « ami du Louvre », que je ne nomme pas pour lui obéir, mais que tout le monde nomme, qui enrichit déjà le Musée de tant de belles œuvres de Barye et qui vient d'ajouter à cette longue liste ce don inestimable. Avoir chez soi un tel compagnon de rêverie et de méditation, un tel conseiller, un tel inspirateur de repos, d'harmonie intérieure — et s'en séparer pour le bien commun... Saint Martin fut canonisé pour un moindre sacrifice, qui ne donna que la moitié de son manteau.

Et nous voici dans la belle collection dont Mme la marquise Arconati Visconti a consenti, elle aussi, à se séparer de son vivant pour se donner le plaisir de venir la visiter au Louvre avec tous ceux qui, grâce à elle, en jouiront désormais.

La donation signée du 17 mars 1914, n'a pu être acceptée — on sait pourquoi — que le 16 novembre 1916, et inaugurée le 14 avril 1919. C'est un charmant cabinet d'amateur, point encombré, mais où l'œil et l'esprit trouvent partout à s'intéresser. Je ne puis qu'en indiquer quelques pièces particulièrement précieuses (1).

D'abord un pur bijou, le tondo de Desiderio da Settignano : le *Christ et Saint-Jean-Baptiste enfants*. Vasari signale dans la « garde robe » du duc Cosme « *particolarmente in un tondo una testa del nostro Signore Gesu Cristo e di San Giovanni, quando era fanciulletto* ». C'est notre tondo, qui, passé par la suite des temps, dans la possession des marquis Niccolini, fut acquis d'eux, en 1901, par Mme la marquise Arconati Visconti et trouve désormais dans les collections nationales de la France, un asile définitif. Il voisine avec deux charmants Pages véronais, qui, s'ils pouvaient parler, auraient beaucoup à dire. Taillés dans la pierre d'Istrie par la main d'Antonio Rizzo (Magister Rizzo da Verona), ils montrèrent longtemps la garde près du sarcophage que surmontait, à Santa Maria dei Servi, la statue du condottiere Giovanni Emo. Sansovino, dans sa *Venezia, città nobilissima*, l'a décrit « *vicino alla sagrestia, si vede la statua pedestre di marmo sopra richissimo sepolcro, por molto oro, di Giovanni Emo, il quale dopo molte ambasciarie a primi principi del mondo si morì 1483 trovandosi al governo della guerra di Ferrara* ». Il serait trop long de raconter ici comment, violés, disloqués, éparpillés, les débris de ce monument gisent aujourd'hui, après avoir passé par beaucoup de mains, au musée de Vicence et dans diverses collections. Les deux pages, si bien de leur pays et de leur temps,

(1) Un catalogue illustré en a été publié par les soins des chefs des départements intéressés (Paris, Hachette, 1917).

que la marquise Arconati Visconti donna au Louvre, auraient pu rester à Venise, où l'antiquaire Correr les offrit, vainement, en 1873, à l'Académie des beaux-arts et les vendit ensuite à un amateur étranger, de qui la marquise les acquit à son tour.

Aux murs, s'étale l'écusson des Visconti (la *Vipera* ou *Biscione* avec l'enfant dans la gueule et le G. S. abréviation du nom de Galeas); — un profil de Galeas-Sforza, cinquième duc de Milan (1474-1476); — des madones donatellesques ou rossellinesques; une jolie Vierge avec l'Enfant, de la première moitié du quatorzième siècle français; un buste de fillette que Molinier prit, à tort, pour un portrait, par Germain Pilon, de la petite princesse Marie-Elisabeth, fille de Charles IX et d'Elisabeth d'Autriche, morte à cinq ans, en 1578, mais qui, sans pouvoir se réclamer d'une aussi illustre parenté, n'en est pas moins très caractéristique de notre art du seizième siècle à la suite de Germain Pilon; — un autre très intéressant petit buste polychrome de fillette, très vraisemblablement de la main de Claude Lulier de Besançon (1510-1580), et, dans un médaillon en terre cuite, un profil de jeune homme, très digne des bons sculpteurs d'un temps où les bons sculpteurs abondèrent et peut-être de la jeunesse de Roland, c'est-à-dire de sa meilleure époque, de celle où il appartenait encore au pur dix-huitième siècle avant les réfrigérantes corrections de l'académisme jacobin et de l'antiquaillerie révolutionnaire. — Une jolie *Sainte Barbe*, portant dans un pli de sa jupe le poignon d'un atelier bruxellois, un très précieux petit tableau siennois, de la première moitié du quatorzième siècle : *Saint Nicolas de Bari faisant en secret l'aumône*, — sans compter plusieurs pièces de céramique et de cuivre, — provenant d'une donation de Raoul Duseigneur, dont tous ceux qui l'ont connu ont apprécié la bonne grâce et le goût. Surtout le vœu du donateur, et avec l'acquiescement de la marquise Arconati Visconti, ils ont été mêlés à la collection de celle-ci.

Au département des peintures, la donation Arconati Visconti ajoute un lot important de tableaux, dont plusieurs, comme il est naturel, se rattachent à l'école lombarde et à la cour des Visconti. Notre ami Paul Le Prieur eut encore la joie de les recevoir et de les cataloguer avant sa mort. C'est d'abord un précieux portrait, sur lequel il a été beaucoup écrit et discuté, de Bianca-Maria Sforza, fille et sœur des ducs de Milan, cousine de Ludovic Le More et seconde femme de Maximilien I^{er}. Toutes les vraisemblances sont que le tableau fut peint par Ambrogio de Predis, peintre officiel de la cour qui fut chargé d'accompagner la fiancée en Allemagne et séjourna plusieurs mois auprès d'elle à Innsbruck. A celles de nos lectrices que l'histoire de la mode intéresse et qui voudraient se rendre compte de l'accoutrement des grandes dames milanaises à la fin du quinzième siècle, nous ne pouvons que recommander l'étude de la robe, de la

coiffure et des bijoux de Bianca Sforza.

On ne manquera pas de remarquer deux autres portraits de jeune homme et de jeune femme, ceux-ci florentins et sans doute de Bastiano Mainardi, élève, beau-frère et collaborateur de Ghirlandajo; une *Madone adorant l'Enfant-Jésus*, inscrite depuis le dix-septième siècle sur les inventaires de la maison Visconti, sous le nom de Ghirlandajo, mais plus probablement de Francesco Botticini; — une autre madone, très lombarde, de B. Luini, un *Deseo da parto*, un plateau d'accouchée véronais, le *Triomphe de Vénus*, où l'on voit Achille, Tristan, Lancelot, Samson, Paris, Troilus, casqués ou chaperonnés, en armure dorée de chevaliers, adorant Vénus, qui monte toute nue dans une assumption profane et même profanatrice, couronnée d'or, escortée d'un vol de démons couleur de feu, et répandant des rayons d'or sur ces grands amoureux de l'histoire, agenouillés dans une prairie semée de bouquets d'herbes et de fleurs. Et rien ne saurait, mieux que ce bibelot, objet de fabrication industrielle presque autant qu'artistique, évoquer l'esprit d'une société...

Une *Jeune femme à l'écaillet* de Jacob van Utrecht, une *Annonciation* de Bartholomeus Zeitblom représentent fort honorablement les écoles hollandaise et allemande. Des portraits de Louis de Saint-Gelais, surintendant de la maison de Catherine de Médicis; de Nicolas de Neuville, seigneur de Villeroy (dont le beau tombeau est conservé dans l'église de Magny-en-Vexin); — un magnifique crayon de Lagneau, représentant Jean-Pierre Acarie, conseiller-maitre de la Chambre des comptes de Paris, membre du Conseil des Seize pendant la Ligue, mort à Ivry en 1613, — enfin un charmant pastel de La Tour (portrait de Nicole Ricard enfant, devenue Mme Goujon, mère du Conventionnel) sont le lot de l'école française dans cette princière donation.

Il resterait à mentionner les meubles et bois sculptés, la céramique, les ivoires, émaux champlevés, bronzes, cuivres, fers et armes, argenterie et dinanderie, dont on trouvera les reproductions et la description dans le catalogue de MM. G. Migeon et J. Marquet de Vasselot. Quelques pièces de grand renom, comme le bahut attribué à Hughes Sambin, deux panneaux en noyer provenant de l'église de Saint-Claude (Jura), exécutés entre 1449 et 1465 par Jean de Vitry, bourgeois de Genève — des stalles de chœur en noyer avec leurs parclosoes sculptées, un admirable *dressoir* en bois de noyer d'après un modèle d'Androuet du Cerceau...

On constatera peut-être, avec quelque étonnement, en revenant vers la galerie Lacaze, que les tableaux de Léonard de Vinci sont accrochés contre une paroi mobile dissimulant une salle encore vide. C'est là qu'au mois de mai, en souvenir du quatrième anniversaire de la mort du grand artiste, sera ouverte une exposition de ses œuvres, enrichie de quelques dessins et manuscrits prêtés par des collectionneurs et la Bibliothèque de l'Institut... Nous en parlerons, le moment venu.